

Le magazine des Alpes du Sud

Ubaye vallée

#5

Gratuit - Servez-vous

LE FORT DE CUGURET

Un ermitage d'altitude

UNE AMÉRICAINE EN UBAYE

Portrait de Lori Durand

RETROUVAILLES MEXICAINES

En été Barcelonnette
adopte les rythmes latinos

Dossier spécial

SAINT-PAUL- SUR-UBAYE

La plus haute commune
des Alpes-de-Haute-Provence
est une porte ouverte sur
la haute montagne.





DE HAUT EN BAS ET DE BAS EN HAUT

Des cimes et des vallons, des cols et des plaines, des belvédères et des rivières. On grimpe et l'on descend, en marchant ou en courant, à ski, à cheval, à vélo, en raft, en parapente, en voiture ou en moto.

En haut, des forts construits par les hommes pour protéger la vie des plaines. En bas, une cohorte d'aficionados du dénivelé, de la verticalité, de la grimpette qui vivent ici le nez pointé vers les hauteurs.

En haut, des troupeaux à l'estive qui pâturent l'herbe fraîche, en bas, des agriculteurs qui régaler les étals des marchés.

En haut, un ciel pur et clair qui mérite bien une ascension pour se laisser admirer, au plus près des étoiles.

En haut, coulent des torrents qui deviendront rivières et lacs et offriront loisirs et baignades à ceux restés tout en bas.

En haut, la neige déroule son tapis de pistes blanches qui pour l'occasion deviennent rouges, vertes, bleues et noires et que les skieurs dévalent de haut en bas.

Un monde de verticalité que les hommes ne cessent de parcourir en montant et en descendant, formant le trait d'union entre le haut et le bas. Un monde qui ne serait rien sans son haut et son bas. Un territoire aux extrêmes indivisibles qui forment un tout, simplement unique, que l'on appelle Ubaye.

Michel Lanfranchi

Président de la Communauté de Communes
de la Vallée de l'Ubaye



DOSSIER SPÉCIAL

Saint-Paul sur Ubaye



ÉVÉNEMENT

Retrouvailles
mexicaines



HISTOIRE

Le Fort de Cuguret

NATURE

16 - Ubaye, terre d'élevages

ÉVÉNEMENT

18 - Courir la montagne

PORTRAIT

20 - Une Américaine en Ubaye

26 - PGHM de Jausiers :
des sauveteurs toujours prêts



ÉVASION

30 - Le ciel d'Ubaye,
paradis du vol à voile.

34 - À moto, c'est plus beau !

36 - Et si on allait pique-niquer ?

DIRECTION TOURISME COMMUNAUTÉ DE COMMUNES -
VALLÉE DE L'UBAYE

4 av. des 3 frères Arnaud - 04400 Barcelonnette -
Tél. : 04 92 81 04 04 - www.ubaye.com

RÉDACTION : Marie Stéphane Guy, Corinne Bruno.
PHOTOS : Claude Gouron, Manu Molle, PM Charpenel,
Shutterstock, PGHM, ACBU.

Document non contractuel.

CONCEPTION RÉALISATION : NEW DEAL - RC Grenoble

IMPRESSION : Trulli

DOSSIER SPÉCIAL

SAINT-PAUL- SUR-UBAYE



Saint-Paul-sur-Ubaye est une commune surprenante. Riche de ses paysages, de son patrimoine, elle est aussi riche de ses hommes qui réinventent chaque jour l'art de vivre la montagne. Un bout du monde à découvrir les yeux et le cœur grands ouverts.

LOIN D'ÊTRE LE BOUT DE LA ROUTE, LA PLUS HAUTE COMMUNE DES ALPES-DE-HAUTE-PROVENCE EST UNE PORTE OUVERTE VERS LA HAUTE MONTAGNE.

De Barcelonnette, on s'enfonce dans la Vallée sur une vingtaine de kilomètres par la D 900 que l'on abandonne pour la D 902. L'embranchement du col de Larche marque la limite de la commune. La route des Grandes Alpes laisse le village sur sa droite et semble filer droit en direction du col de Vars. En fait, elle s'effiloche en une myriade de petits rubans d'asphalte, de chemins puis de sentiers de montagne. Tous conduisent vers un hameau, une église, un trésor architectural, un panorama...

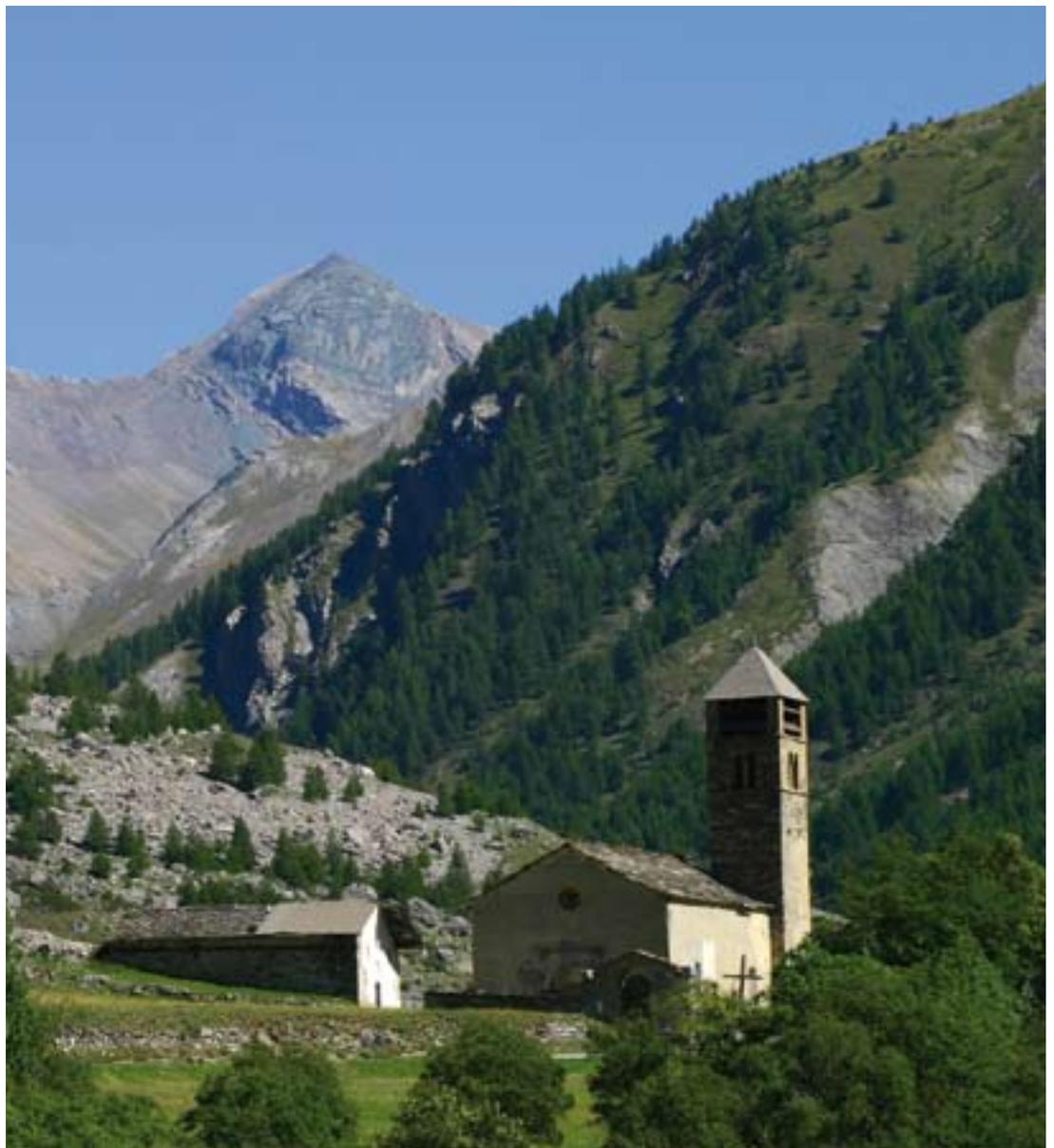
Brec du Chambeyron (3 390 m), aiguilles du Chambeyron (3 412 m) ou Bric du Rubren (3 340 m)... pas moins de trente-quatre sommets de plus de 3 000 mètres couronnent son périmètre.

Dans ce bout du monde, la vie bouillonne. Celle des hommes, anciens comme contemporains, toujours à lutter, à innover, pour mériter leur paradis. Celle des éléments, omniprésents, tantôt richesse, tantôt fléau.

Col du Vallonnet
2 524 m



Hameau de Maurin, au nord,
près des sources de l'ubaye,
à presque 2 000 mètres
d'altitude



LES HOMMES

Les premières traces humaines en Haute-Ubaye remontent aux tribus ligures, des bijoux - fibules, bracelets - ont permis de dater ce peuplement au second âge du Fer (de 450 à l'an 0 avant J.-C.). Un peuple déjà résistant aux influences, romaines ou helléniques et que seul soumettra l'empereur Auguste. Résistant et secret, car jusqu'en 1162, année de son rattachement à la Provence, son histoire demeure nébuleuse. Débute alors une ère de prospérité qui s'étendra jusqu'au XIII^e siècle. Mais quand le Duc d'Anjou s'avise de vouloir la charger d'impôts, plutôt que d'obtempérer, la communauté de Saint-Paul,

ainsi que toute la vallée préfèrent se livrer au comte de Savoie en 1383. Elle exige -et obtient- en contrepartie de nombreux privilèges : elle nomme son bailli, ses consuls et ses membres ne peuvent être jugés ou faire leur service militaire que chez eux. Ils font paître leurs troupeaux sur les terres du comte sans payer gabelle, se gardent le droit de « *porter des couteaux de toute dimension* », bâtissent, chassent ours et autre sanglier, pêchent « *sans être obligés de partager le gibier ou poisson avec personne...* ». Bref, les Saint-Paulains restent maîtres chez eux.

C'est ensuite une petite commune prospère de quelque 1 700 habitants qui traverse les XVIII^e et XIX^e siècles. « *C'était alors une zone de fort peuplement. Chaque hameau avait son école, rappelle Michel Tiran, actuel maire de Saint-Paul. Au XX^e siècle, la démographie a baissé. Début 1980, la population est tombée à 150 habitants. Mais à partir de 1990, on a commencé à noter une légère hausse, petite mais pas insignifiante. Et en 2006, nous étions 200 permanents. L'installation de jeunes couples a permis d'ouvrir une maternelle en 2003 et à la rentrée dernière, en regroupant Larche et Meyronnes, on a reçu 20 enfants en maternelle et 17 en primaire. Et il y a encore des bébés qui attendent* », se réjouit le premier édile.

LES SAINT-PAULAINS RESTENT MAÎTRES CHEZ EUX

Une mosaïque de hameaux et d'ouvrages d'art... L'air de rien, avec ses 205 km² (20 500 ha), Saint-Paul est la dixième plus grande commune de France.

Un territoire immense qui flirte avec les Hautes-Alpes et l'Italie. La vallée, orientée nord-est/sud-ouest bénéficie d'un micro-climat. Dans cet univers resté vierge, les hommes savourent le luxe de l'espace : on y dénombre seulement un habitant/km², à des années-lumière des 40 000 personnes qui se partagent la même superficie à Paris !

À la belle saison, avec ses terrasses fleuries, sa fontaine datée de 1714, son lavoir ancien, ses maisons carrées et son église du haut Moyen Âge, le village baille au soleil. C'est le temps des longues randonnées dans les montagnes, riches de surprises et de merveilles.





◀ Pour être reliés à la civilisation, les hommes n'ont reculé devant rien, enchaînant les prouesses techniques : bel exemple de cette obstination, le pont du Châtelet, ouvrage à arche unique construit entre 1880 et 1882 qui permet d'accéder à Fouillouse. Cette virgule majuscule posée au-dessus d'un gouffre de 108 mètres coiffe le verrou rocheux entaillé par l'Ubaye, une merveille !



« ON A ÉTÉ PRÉSERVÉ PAR LE NON-DÉVELOPPEMENT », souligne le maire. Avec l'hiver, vient le temps du ski de fond et de randonnée. Avec son patrimoine, sa faune et sa flore, le village a tout pour séduire. Du plus contemplatif au plus sportif, chaque visiteur invente « sa » vallée.

Le cœur du village n'est que la partie visible de l'iceberg. La commune est saupoudrée d'une dizaine de hameaux miniatures. En quittant la départementale, on peut rejoindre trois fonds de route : en basse-vallée, sous le fort éponyme, on rejoint le hameau de Tournoux et ses douze habitants permanents. Parvenu à Saint-Paul, on peut filer vers Fouillouse ou virer vers Maurin. Petite et Grande Serennes, Maljasset, les Prads, le Mélezen, Saint-Antoine, La Barge... chaque hameau se divise encore en plus petites unités. Quelques maisons de pierre, pas plus de cinq ou six parfois, blotties les unes contre les autres, à chercher le soleil. Des poussières sur les cartes, des « fonds de route » où les hommes s'accrochent avec conviction. Ensuite, c'est l'altitude, les sommets, la montagne, la liberté.

LES HABITANTS, RICHESSE DE LA VALLÉE

Les terres ne seraient pas aussi belles sans la poignée d'hommes et de femmes qui s'obstinent autant qu'elle se plaît à y vivre. Il faut être courageux, inventif, passionné. Autrefois, on travaillait à la carrière de marbre (voir par ailleurs), on travaillait le chanvre, on était colporteur. Aujourd'hui, « *Notre seule industrie, c'est le tourisme qui pèse pour 80% de l'économie locale* », souligne le maire. Alors, on est hôtelier, restaurateur, on est artiste ou éleveur, de chèvres, de chevaux, de brebis... Une petite quinzaine d'artisans - fabricants de meuble, de jouets en bois, plombier, électricien ou maçon - prospère aussi dans le village : « *Même le bout du monde est équipé, s'amuse Michel Tiran. On ne fait pas fortune, mais on vit correctement* ».

La population de Saint-Paul est aussi riche de sa diversité. On pratique ici « *une classification très fine des statuts : il y a les fils ou filles de, puis les étrangers du dedans – ceux qui ont épousé l'un d'entre eux –, les jeunes qui s'installent puis les résidents secondaires et les retraités* », résume le maire. Un joyeux et enrichissant mélange.

Jean-Luc Reynaud a repris la ferme familiale en 1982. Chez les Reynaud - un nom que l'on retrouve déjà dans le traité de 1383 -, on est agriculteur depuis des générations. À 52 ans, cet éleveur ovin est à la tête d'un cheptel de 200 mères : « *Ce petit troupeau me permet de fonctionner en autarcie : je cultive mon fourrage et mes céréales. En montagne, les hivers sont longs et la contrainte des animaux lourde* », explique l'éleveur. Sur ses deux filles, une termine une école d'agriculture. La relève semble donc assurée. Mais l'avenir de l'agriculture de montagne, pourtant indispensable, reste suspendu aux futures subventions.



« *J'ai l'impression d'être un jardinier de la montagne. Les espaces non pâturés, envahis de broussailles, deviennent impraticables* », souligne l'agriculteur, qui en homme moderne, a ouvert un gîte qui couvre 20% de son activité.



« J'AI
L'IMPRESSION
D'ÊTRE UN
JARDINIER DE
LA MONTAGNE »



RUÉE VERS L'OR VERT

Pendant cent-trente ans, les Saint-Paulains ont cru que cette pierre verte couvée dans le ventre de la terre allait changer leur difficile condition.

L'histoire de cette chimère débute en 1838. Saint-Paul compte alors 1 650 âmes. Un marbrier de Gap, Antoine Borel, va bousculer cette paisible société. Le tailleur de pierre a découvert du marbre vert dans la montagne de la Blave. Il obtient un bail de douze ans l'autorisant à exploiter la carrière. Jusqu'à 62 employés travailleront sur l'exploitation. Seulement, le transport de ce trésor se révèle difficile. Les charrettes se brisent, les bêtes meurent. Entre pentes et ravins, les accidents se multiplient. Borel finit par abandonner. Ensuite, les concessionnaires vont se succéder, se concurrencer parfois. On découvre d'autres filons, à l'Alpet, au Longet. Le marbre vert de Maurin sera connu jusqu'à Paris: on le retrouve, entre autres, dans le tombeau de Napoléon aux Invalides et dans les marches de l'escalier de l'Opéra Garnier. La dernière société qui exploite les carrières fut la SA Provençale de Travaux, située à Brignoles. Arrivée en 1961, elle cessa toute activité à la fin de son bail, en 1970, mettant fin à la saga du marbre dans la Vallée.

De ce rêve, il reste aujourd'hui de belles parois de marbre, tatouées par les coups de burin des hommes, témoignages de la sueur et de l'espoir qui s'est allumé et éteint en ces lieux. Il reste des ruisseaux et des sentiers, serties d'éclats de roche qui reflètent toutes les tonalités de verts et quelques vestiges d'acier. Il reste un lieu habité, accessible par une balade facile qui transporte le marcheur au cœur des utopies d'antan.



CARRIÈRE DE MARBRE DE MAURIN

« ICI, ON TROUVE L'ÉQUILIBRE »

Impossible d'imaginer en voyant Claire Bourillon tourbillonner dans son auberge qu'elle fut, dans un autre temps, une de ces « *étrangères du dedans* ». Elle a dix-sept ans quand elle épouse Jean-Marc Bourillon, un natif de Fouillouse où sa famille vit depuis des générations. Dans le hameau plane l'ombre bienveillante de l'Abbé Pierre. Le sage a séjourné plusieurs fois dans ce lieu où sont enterrés ses aïeux. En vingt-et-un ans, cette Grenobloise d'origine est devenue une véritable enfant du pays. Il en faut de l'amour pour vivre à l'année dans ce hameau dont on ne s'échappe l'hiver que par une vertigineuse descente verglacée... « *La belle saison, il y a des gens, le travail. L'hiver, c'est long, dur. La route est difficile. Je chaîne, je glisse, je me fais peur... Mais c'est aussi pour cela que l'on est préservé et que c'est si beau, raconte ce bout de femme souriante, positive et volontaire. Les épreuves, on en a tous les jours mais on ne va pas se prendre la tête pour un tronc, un trou... Tant que tu as la passion, tu avances. Ici, on trouve l'équilibre* ».

En 1983, le couple a pris la relève des beaux-parents à la tête de l'auberge-restaurant des Granges, un convivial mélange de gîte, de refuge et de bonne table. Situé sur le GR 5, l'établissement date de l'après-guerre. D'abord auberge de jeunesse, il devient refuge dans les années 50. « *On améliore les chambres pour qu'elles soient douillettes mais on ne veut pas se faire piéger : ce n'est pas un hôtel mais une auberge. Il faut que cela reste convivial* », précise l'aubergiste. Ici, on laisse ses habits de citadin à la porte : plus de portable et pas de WiFi : « *Aucun intérêt si on trouve les mêmes choses qu'en ville !* ».

« *Ça se fait beaucoup d'aller chercher femme à l'extérieur* », commente le maire. C'est aussi le cas d'Hubert Longeron. Sa famille est installée à Maljasset depuis 1969. Parti travailler comme chef cuisinier en Australie, il en est revenu quatre ans plus tard avec Klyte, son épouse. Depuis 2005, le couple a repris le gîte d'étape familial « *La Cure* » et la famille s'est agrandie de deux petites filles.



Il y a aussi les nouveaux venus. En quête de terre promise, ils apportent leur énergie à la vallée. Échappés de la ville, Chantal et Jean-Luc Roman ont ouvert leur gîte en mai 2009 au cœur de Saint-Paul. En juin, ils l'ont complété par une coquette épicerie. Chantal, ancienne informaticienne, et Jean-Luc, issu du milieu hospitalier, ont vécu trente ans à Grenoble. Après deux ans et demi de recherche, ils ont trouvé leur gîte sur... un célèbre site marchand du Web. La première visite sera la bonne. De sa vie citadine, Chantal a gardé sa coquetterie et un sens précieux du contact : « *C'est un changement radical pour nous mais je ne peux que me réjouir de l'accueil que j'ai reçu. C'est un village actif. En montagne, on trouve des relations simples, loin du flamboyant*

et du superficiel. J'aime cette vie rurale, cette authenticité, sans oublier les paysages. Tellement de villages sont devenus des écomusées... Ici, je ressens une vraie vie... ».

« AUCUN INTÉRÊT SI ON TROUVE LES MÊMES CHOSES QU'EN VILLE »

JOURNÉE DU MUSÉE VIVANT :

SAINT-PAUL FÊTE SES TRADITIONS

L'Ubaye soigne son patrimoine. Le service Culture et Patrimoine de la Communauté de Communes de la Vallée Ubaye a une équipe motivée qui dépoussière le mot « musée ». Un « musée » original qui est réparti dans six villages, chaque lieu présentant un thème particulier.

Celui de Saint-Paul offre un écrin aux outils et aux gestes d'autrefois. Créé en 1988, il occupe l'ancienne grange de la Maison Arnaud, au cœur du village. Entre vêtements, outils anciens et animaux naturalisés, la bâtisse est habitée par tout un petit peuple de bois, des maquettes créées par le forgeron Albert Manuel. Avec un incroyable souci du détail, il met en scène hommes et outils, n'oubliant ni les moustaches des scieurs, ni aucun des rouages compliqués du moulin qu'il a recréé à l'échelle $\frac{1}{2}$. Avec sa meule, son blutteur, la gorge en bois qui amène l'eau, sa roue à aube, il a tout d'un grand et fonctionne avec... un moteur de machine à laver.

Ici, pas de vitrine, même si la consigne est de ne pas toucher à ces objets fragilisés par les ans. « Ils ont une valeur mémorielle : ils expliquent comment on vivait avant et on ne peut les remplacer », explique Cécile Caron, adjointe du patrimoine au musée depuis 2002. Pour que ces objets ne restent pas inertes, des anciens viennent faire des démonstrations. Et pour révéler aux enfants les secrets du chanvre ou de la laine, Cécile invente des ateliers ludiques. Elle se sert de l'intérieur d'autrefois reconstitué pour « faire l'opposition avec la société de consommation actuelle. C'est important. Le coin dédié à la réparation des assiettes, par exemple, surprend quand aujourd'hui, on jette à la moindre fissure ». Point d'orgue de l'année, la journée du Musée vivant organisée par l'association du Patrimoine de Saint-Paul, la prochaine édition se déroulera le 22 août 2010. Le musée s'installe alors à l'air libre. On bat les gerbes de blé sur l'esbarbouliera, une drôle de planche inclinée en mélèze. On lance le moulin qui émet une mélodie claudicante, on fabrique du pain dans le four banal, on prépare des pâtes, crozets et autres taillerins. Un marché artisanal accompagne les animations qui se poursuivent tard dans la nuit. On vient de loin pour participer : l'an dernier, le pré communal a accueilli pas moins de 2 500 personnes. Saint-Paul a son petit Woodstock.



Barcelonnette

RETROUVAILLES MEXICAINES





Chaque semaine précédant le 15 août, Barcelonnette se pare aux couleurs du Mexique. Un festival qui permet de découvrir la culture mexicaine et de revenir sur l'histoire, toujours vivante, qui unit l'Ubaye et ce pays d'Amérique Centrale.

La grande Histoire remonte à plus de deux siècles lorsque les premiers migrants partirent de Barcelonnette chercher fortune et vie meilleure au Mexique, ce nouvel eldorado en pleine construction. Mais la petite histoire date, quant à elle, des années 80. À cette époque, les barcelonnètes redécouvrent et explorent avec curiosité et admiration leur passé... et partent sur la trace de leurs aïeux en remontant leurs arbres généalogiques. La petite commune de l'Ubaye s'aperçoit alors qu'elle est au cœur d'un phénomène historique de migration massive, unique en son genre. De quoi passionner touristes et descendants des Ubayens du Mexique dépositaires de cette Histoire à la fois commune et individuelle. Les langues se délient, les mémoires se réveillent, les archives personnelles s'ouvrent, on feuillette avec plus d'attention les albums photos... Un grand déballage sous-tendu par l'envie de savoir d'où chacun vient, de retrouver ses racines et pourquoi pas ses cousins d'Amérique.



UN MUSÉE POUR L'HISTOIRE MEXICAINE

Porté par cette euphorie collective, en 1988 le musée de Barcelonnette ouvre ses portes dans une élégante « *villa des Mexicains* » construite par Alexandre Reynaud à son retour du Mexique en 1878. Objectif de ce lieu aux collections ouvertes sur le monde, mieux comprendre les liens qui relient Barcelonnette au Mexique depuis l'installation des Frères Arnaud en 1804 et ceux qui se sont tissés au fil de l'histoire. Pour cela, l'équipe du musée n'a pas eu besoin de tirer les vers du nez de la population locale. L'engouement était tel que chacun est venu raconter sa famille, déposer ses trésors, confier ses souvenirs, et léguer des objets attestant de cette vie à cheval de part et d'autre de l'Atlantique. Peu à peu, un réseau est né s'appuyant sur les 50 000 descendants des migrants encore installés au Mexique. Parmi eux Marcelo Ebrard, maire de Mexico, candidat à l'élection présidentielle. Une association, Racines Françaises au Mexique fait vivre ce réseau et les liens, resserrés, entre ces familles éparses. Les retrouvailles, tel est le mot qui préside à l'ensemble des projets autour du Mexique. Et c'est bien autour des retrouvailles qu'ont aussi été créées les Fêtes latino-mexicaines qui se déroulent chaque année la semaine précédant le 15 août, à Barcelonnette.





DES FÊTES POUR QUE L'HISTOIRE SE POURSUIVE

Un événement haut en couleur et riche en découverte qui balaye la culture mexicaine sous toutes ses facettes : danse, musique, artisanat, mode, art, photographie, cinéma... Une semaine festive qui permet de rentrer sans détour dans une culture et de favoriser les échanges. Conférences, débats, lectures de récits et de lettres de migrants, rencontres avec les familles concernées, tout est mis en œuvre pour rapprocher, tisser des liens encore plus forts. « *Ce qui donne son âme à cet événement très populaire ce sont les liens qui unissent les familles par-delà les frontières et la langue. L'Histoire entre l'Ubaye et le Mexique est, plus que jamais, forte et vivante. Ce sont ces familles, ces associations et ces événements qui l'entretiennent, la poursuivent, l'écrivent au présent. Et c'est ce qui donne aux fêtes Latino-Mexicaines toute leur sincérité. Les visiteurs s'en rendent compte, c'est un événement vrai, qui a puisé sa raison d'être dans une réalité historique et toujours présente* » explique Xavier Fribourg, directeur de l'Office de Tourisme de Barcelonnette.

En août 2010, les Fêtes devraient prendre un accent révolutionnaire puisque l'on fêtera cette année-là le centenaire de la révolution zapatiste mais également le bicentenaire de l'indépendance du Mexique. Une mise en bouche, avant 2011, année du Mexique en France, où le pays des sombreros brillera de tous feux sur l'ensemble du territoire hexagonal et plus particulièrement en vallée de l'Ubaye.



www.barcelonnette.com



UBAYE, TERRE D'ÉLEVAGES

Si l'exode rural n'a pas épargné la vallée de l'Ubaye, elle a cependant su conserver son fort caractère agricole tourné principalement vers l'élevage des ovins et des bovins. Une terre également réputée pour la qualité de ses alpages d'altitude qui donnent tout leur sens à la tradition de l'agropastoralisme.

L'événement a eu lieu au mois de juillet pour cette année [8 juillet]. Un drôle de nom pour une belle journée de découverte et d'échange. Les Agricultrices sont ces journées d'animations et de portes ouvertes des exploitations agricoles du département. Dans la vallée de l'Ubaye, c'est Yves Derbez, éleveur d'ovins, qui a accueilli le public, présenté ses brebis, expliqué son métier au quotidien, servi de guide pour faire visiter sa ferme, informé sur les attitudes à avoir face à un chien de berger, tendu les assiettes pour la dégustation de ses agneaux Label Rouge. Une journée intense qui tendait à rappeler que l'agriculture est encore bien présente en vallée de l'Ubaye. Entre la haute et la basse-vallée, on ne compte pas moins de 80 exploitations. Certains peuvent trouver le chiffre important, pourtant il a été divisé par quatre en seulement 25 ans... « C'est un métier difficile, astreignant, et qui souffre d'une mauvaise image », expliquent de concert Yves Derbez et Jean-Louis Teissier, respectivement éleveurs ovin et bovin. Deux agriculteurs qui ont fait le choix de ce métier, par passion, et après avoir roulé leur bosse professionnelle sous d'autres horizons. Deux passionnés qui ont tordu le cou à l'exode rural et sont venus grossir les effectifs de la filière locale.

« de l'emploi, de l'activité et du chiffre d'affaires... »

Et pas de façon symbolique. Une exploitation créée, et c'est un effet boule de neige garanti sur toute la chaîne: de l'emploi pour des saisonniers (bergers, transhumants, ouvriers agricoles...), de l'activité pour les coopératives laitières et d'approvisionnement, du chiffre d'affaires supplémentaire pour les marchands de matériel agricole... Une filière qui en Ubaye ne se porte pas si mal. Tradition pastorale oblige, ici c'est l'élevage ovin qui tient le haut du panier, suivi de près par la viande bovine, puis par la production de lait.

PASTORALISME ET ESTIVE



L'élevage pastoral hérite de traditions très anciennes de valorisation des terres et des pâturages qui tient compte des cycles saisonniers et des contraintes climatiques», peut-on lire dans le dictionnaire... Ce mode d'élevage suppose une grande mobilité du bétail et de ceux qui s'en occupent. Les troupeaux sont déplacés suivant les saisons pour laisser à la végétation le temps de repousser et pour aller chercher ailleurs la meilleure herbe. C'est le temps de la montée à l'alpage. «*Nos bêtes sont six mois en bâtiment et six mois en extérieur à l'alpage*», confirme Yves Derbez qui dirige une exploitation de 430 brebis. «*De juin à septembre, une grosse partie de mes bêtes sont montées à l'estive avec celles de deux autres éleveurs, et confiées à un berger*», explique celui qui est aussi le président de l'association de défense des traditions pastorales. À l'alpage, le troupeau trouve une herbe de qualité, grasse et drue à souhait. La chose est reconnue et avérée, si bien que les alpages de l'Ubaye accueillent chaque année des dizaines de troupeaux venus avec leur berger des départements du Var, du Vaucluse, des Bouches-du-Rhône... un territoire d'accueil tellement exceptionnel qu'il affiche complet pendant les mois d'été!

Plus un seul pâturage d'altitude disponible et une difficulté croissante à trouver des bergers professionnels. «*Beaucoup de jeunes gens sont attirés par l'expérience, souvent fantasmée, de la vie de berger... la réalité est autre et ne colle pas toujours avec leurs rêves. Surveiller le troupeau, le conduire, monter les parcs de nuit pour le protéger contre le loup, le soigner, vivre tout seul et chichement dans une cabane... n'est pas à la portée de n'importe qui. Quant à l'école des bergers de Salon-de-Provence, elle n'a que sept inscrits cette année!*», résume Jean-Louis Teissier également vice-président de

la Chambre départementale d'agriculture en charge de l'élevage et de la montagne. «*La difficulté du recrutement des bergers est aujourd'hui plus problématique que la présence du loup... C'est pour dire!*» poursuit l'éleveur d'un troupeau de 50 vaches dont 30 laitières.

LOUP Y'ES-TU ?

Le loup. L'animal a fait couler beaucoup d'encre et porté la colère des éleveurs à des sommets jamais égalés. Il faut dire que l'Ubaye a connu, notamment en 2004, de féroces attaques qui ont révoltés les propriétaires des troupeaux meurtris. Aujourd'hui, la situation tend à s'apaiser. «*On est dans une phase d'équilibre*», reconnaît Jean-Louis Teissier. Quatre meutes ont été identifiées, correspondant à une cinquantaine de loups installés ou de passage dans la vallée. Du côté des éleveurs, on s'est organisé pour se protéger, au mieux. Des parcs de nuit ont été installés sur les alpages et des chiens de protection comme le patou sont venus épauler les bergers. Des chiens qui eux aussi ont créé la polémique... notamment auprès des randonneurs effrayés par leurs aboiements et leur agressivité supposée. Une brochure sous forme de bande dessinée a donc été éditée pour expliquer les réflexes à adopter face à ces grosses gueules poilues qui n'ont qu'une mission, protéger leur troupeau. Et, puis les journées de l'alpage organisées par la Chambre d'agriculture ont permis d'instaurer le dialogue entre usagers de la montagne et éleveurs (voir ci-contre). Une série d'initiatives qui vise avant tout à palier le déficit de communication de cette profession ancestrale et pourtant si mal connue...



• PORTES OUVERTES

LES JOURNÉES DE L'ALPAGE

Depuis sept ans, les chambres d'agriculture et les éleveurs organisent, au mois de juillet, les Journées de l'alpage. L'occasion d'une montée dans les pâturages pour découvrir le travail des éleveurs et des bergers. Lors de ces journées portes ouvertes sur les bergeries d'altitude, on peut s'initier à la conduite d'un troupeau, tout savoir sur le dressage d'un chien de protection, déguster l'agneau et les fromages de pays, comprendre les tenants et aboutissants de la présence du loup, visiter des chalets d'alpages et découvrir la vie à l'estive, poser toute sorte de questions sur le métier d'éleveur... et, parfois redescendre en vallée avec l'envie d'embrasser une vie nouvelle.

• ANNIVERSAIRE 10 ANS

LA FOIRE AGRICOLE DE LA SAINT-MICHEL

Cette foire commerciale ancestrale avait un temps décliné pour se transformer en un classique rassemblement de forains en tout genre. Il y a neuf ans, les éleveurs de la vallée de l'Ubaye ont décidé de revenir au concept originel de la foire de la Saint-Michel, à savoir la vente des brebis et tardons, ces agneaux nés en mars, élevés à l'alpage avec leur mère et vendus aux ateliers d'engraissement.

Petit à petit, ce rendez-vous du dernier samedi de septembre a retrouvé toute sa splendeur. En 2009, 2 400 ovins et 80 bovins ont été exposés sur la place Aimé Gassier de Barcelonnette et ont tous trouvé acquéreurs auprès des maquignons tout de noir vêtus. Devant les regards curieux du public venu nombreux admirer les belles bêtes réunies, les transactions avec les négociants se sont faites, à l'ancienne, en se tapant dans la main. Une tradition retrouvée en Ubaye qui constitue depuis un des événements aussi majeurs qu'inscontournables de l'automne. En septembre 2010, la foire, nouvelle version, fêtera ses dix ans... les éleveurs préparent déjà une journée pleine de surprises et d'animations. À noter impérativement sur son agenda!



Pascal Giguët et Christophe Bassons
lors de l'édition 2009.

Trail Ubaye Salomon

COURIR LA MONTAGNE

Depuis sa création en 2005, le Trail Ubaye Salomon attire, tous les ans un peu plus, les adeptes de la course en montagne. Comment le premier week-end du mois d'août est devenu un rendez-vous, festif et sportif, incontournable.

La discipline a le vent en poupe. Depuis qu'ils ont traversé l'Atlantique pour s'installer en France, il y a maintenant une quinzaine d'années, les trails ont fait des émules... jusqu'en Ubaye. Plusieurs centaines sont répertoriées sur le territoire hexagonal, des Alpes jusqu'en Bretagne en passant par les grandes villes ! Autant de parcours, de distances, de dénivelés, de paysages, de difficultés qu'il existe de manifestations. Leur succès, ils le doivent à l'explosion de l'outdoor et de ces pratiques tout aussi ludiques que sportives. « *Quand les trails sont arrivés, ils ont apporté un sérieux coup de jeune à la rando qui touchait alors un public plutôt âgé. Le trail a montré que courir et marcher en montagne, en se jouant des spécificités du terrain, était ouvert à tous. Ces événements ont surfé sur la vague grandissante des sports de pleine nature offrant la possibilité d'un dépassement de soi* », explique en expert Aimé Arnaud, président de l'Athlétic Club Barcelonnette Ubaye, un organisateur du trail, résident de la vallée.

DEUX PARCOURS POUR TOUS LES NIVEAUX

C'est en 2005 qu'Aimé et l'Athlétic Club se lancent dans l'Aventure, en partenariat avec Salomon. « *L'Ubaye recèle toutes les caractéristiques idéales pour la conception d'un pur trail de montagne.* » Comprendre, un terrain varié proposant rivières, forêts, éboulis, alpages; du dénivelé à foison; du soleil et de l'altitude; des paysages à couper le souffle; des itinéraires sauvages à l'infini; une légion de sentiers balisés et entretenus. De quoi donner naissance au Trail Ubaye Salomon et lui assurer le succès qu'il connaît aujourd'hui. Comme chaque premier week-end du mois d'août depuis quatre ans, ils étaient venus de toute la France et même par-delà les frontières, seuls, en groupes d'amis ou en famille pour relever ce qui est souvent un joli défi personnel. Pour l'édition 2009,

350 participants étaient rassemblés sur la ligne de départ, place Manuel au cœur de Barcelonnette, prêts à se tirer la bourre sur le parcours marathon de 44 km et 2 400 mètres de dénivelés positifs... Mieux valait en avoir dans les jambes et être doté d'un solide mental pour enchaîner le col des Thuiles, le sommet de Pégieou, le col de Cloche et la descente sur Barcelonnette... Le premier à franchir la ligne d'arrivée dans le stade de Barcelo n'aura mis que 4 h 10 pour ce parcours de titan ! Mais si le trail connaît un tel engouement, c'est aussi parce qu'il est ouvert à tous, pas seulement aux ultras sportifs, accros du chrono, fondus de performance. La plupart des trails, celui de l'Ubaye compris, proposent des parcours accessibles au plus grand nombre en marge de l'itinéraire pour gros mollets. C'est le cas de la boucle de 21 km proposée par l'événement ubayen. L'été dernier, ce tracé de 1 000 m de dénivelé positif a attiré 250 participants qui ont fait départ commun avec les marathonniens. « *C'est aussi ce qui crée une bonne ambiance, tout le monde part en même temps quel que soit son niveau, son ambition, son âge et son parcours. Il n'est pas rare de voir monsieur courir sur le parcours de 44 km et madame sur le plus court. Du coup, ils s'encouragent, font une partie de l'itinéraire ensemble. C'est très sympa.* »

UN RENDEZ-VOUS FESTIF AVANT TOUT

Sûr qu'il y a une sacrée dose de bonne humeur et de convivialité sur les parcours. Peut-être parce que c'est encore un sport d'amateurs où il n'y a pas de price money à décrocher et que le gros du peloton est composé de joggeurs du week-end... ravis de courir sur des sentiers de randonnées et de découvrir des nouveaux paysages. « *Le choix du parcours est esthétique, même ceux qui courent pour le chrono sont sensibles à la beauté du paysage* ». Les participants de l'édition 2009 sont venus de plus de 60 départements français. Preuve que le Trail de l'Ubaye fait désormais partie des rendez-vous incontournables de la discipline et jouit d'une belle notoriété. Pour les Ubayens également, l'événement, festif et convivial, s'impose sur les agendas.

Si bien que les organisateurs ont besoin d'une centaine de bénévoles pour cette opération. Signaleurs, contrôleurs, baliseurs, équipes de secours et de ravitaillement... toute la vallée s'est mobilisée pour accueillir sportivement et en fanfare les adeptes de la course en montagne et leurs familles. Rendez-vous est pris pour le 8 août 2010, avec deux nouveaux parcours de 42 km et de 23 km... reste à s'entraîner !

CONTACTS :

www.trailubayesalomon.com

www.snowtrailubayesalomon.com



TRAIL D'HIVER POUR AMOUREUX TRANSIS !

Au vu du succès grandissant du trail de l'été, l'idée a fait son chemin dans la tête des organisateurs, d'imaginer le pendant de cet événement en plein mois de février ! Et pourquoi pas ! Courir dans la neige et sous les mélèzes, sonne comme un joli défi... follement romantique. C'est donc le week-end des 13 et 14 février, Saint-Valentin oblige, que l'événement aussi sportif que glamour a pris racine. Le Winter Ubaye Salomon s'étale sur deux jours. Le samedi, une course à pied nocturne de 4 km sur le domaine skiable de Sainte-Anne s'accompagne, pour les femmes exclusivement, d'un accès gratuit aux domaines nordiques de Saint-Paul et Larche. Le dimanche est le jour du Snow Trail Ubaye Salomon qui propose deux parcours en montagne, l'un de 11 km, l'autre de 17 km, tracés en Haute-Ubaye, entre forêts et sites nordiques. De quoi découvrir le potentiel de l'outdoor hivernal de cette vallée, véritable ode à la nature...

Winter Ubaye Salomon et Snow Trail Ubaye Salomon :
les 13 et 14 février 2011.



LORI DURAND

Une Américaine en Ubaye

Installée depuis 7 ans en Ubaye, Lori Durand n'a pas chômé ! L'Américaine, sportive chevronnée, a choisi de construire sa vie ici, dans ce qu'elle considère comme un petit paradis. La dynamique New-Yorkaise a fondé une famille, créé un centre d'anglais, et couru la montagne dans tous les sens. Rencontre sur les chapeaux de roues !

« Je vis dans un petit paradis, une vie simple, proche de la nature. Tous les matins quand j'ouvre les volets, je regarde les montagnes et m'étonne encore de leur beauté. Sept ans après mon installation en Ubaye, je suis encore sous le charme de la découverte. » Voilà ce que Lori Durand écrit à ses amies américaines qui se demandent circonspectes ce que leur congénère est venue faire en cette vallée reculée nommée Ubaye, bien loin de l'autre côté de l'Atlantique et quasi introuvable sur leur atlas... Surprises, elles le sont encore plus quand Lori leur certifie que pour rien au monde elle ne retournerait vivre en sa grosse pomme natale de New-York ! Il faut dire que la jeune femme de 42 ans, a, en ces terres des Alpes-de-Haute-Provence, trouvé le parfait équilibre. Et pourtant, jamais quand en 1996, elle débarqua à Grenoble, elle n'aurait pu imaginer ce qui allait suivre...



Apprendre l'anglais en s'amusant

Avec son amie Pascale Crippa, professeur d'anglais, en 2006, Lori sort de son hibernation maternelle pour créer l'association English ABC. Objectif : permettre à de jeunes enfants (à partir de 5 ans) la découverte de la langue anglaise par le jeu, le chant, le conte. Les sessions du mercredi en mairie de Jausiers ou à Barcelonnette font un tabac. Les enfants sont ravis, les parents tellement conquis qu'ils en redemandent... pour eux. Les deux anglicistes ouvrent alors un vrai centre d'anglais à Barcelonnette, et sont rejointes par Jo Stevenson, une anglaise également installée dans la vallée. English ABC propose soutien scolaire, formation pour adultes en cours du soir ou en entreprise, session de découverte pour les enfants et cours de gym en anglais pour les 3-4 ans. Dynamiques, elles sont sur tous les fronts lorsqu'il s'agit de la langue de Shakespeare. « Il existait déjà une association, *EuroLang'Ubaye*, qui se chargeait de la formation pour adultes en italien, anglais et espagnol. Assez naturellement nous nous sommes rapprochés pour finalement

se réunir en 2008 », explique Lori sans se départir de son permanent sourire. EuroLang'Ubaye compte désormais six professeurs pour plus d'une centaine d'élèves âgés de 3 à 99 ans ! L'association intervient notamment auprès de tous les professionnels du tourisme qui sont amenés à côtoyer une clientèle étrangère. « Notre approche, ludique, est basée sur le plaisir et la mise en situation. Nous faisons beaucoup de jeux de rôles avec nos élèves. Rien à voir avec l'enseignement scolaire. Notre objectif est avant tout de débloquer ceux qui viennent nous voir pour leur permettre de s'exprimer dans une langue étrangère, sans complexe... et même en faisant des fautes. Ce n'est pas grave, ce qui compte c'est de pouvoir se comprendre ». Un joli succès, une belle aventure dans laquelle Lori semble s'épanouir. « J'adore enseigner et partager », dit-elle simplement.

« J'ADORE ENSEIGNER ET PARTAGER »

À la découverte de l'outdoor

Venue passer une année en France pour faire un break avec la vie américaine et réfléchir à son avenir... elle découvre la montagne, la nature, intègre une équipe de triathlètes du GUC, se prend au jeu de la compétition, du dépassement de soi, s'entraîne à vélo, à la course et à la piscine où elle rencontre son gendarme de mari, lui aussi grand sportif. Sylvain ne parle pas anglais, elle balbutie le français. Le sport les réunit, le charme opère... Lori trouve un job. Elle est responsable export pour l'Asie et le Moyen-Orient dans une société, Entre-Prises, qui fabrique des murs d'escalade. Elle continue de courir, nager, rouler. Puis Sylvain est muté dans le Cantal. Pendant ces trois années dans le Massif Central, Lori ne chôme pas. Elle poursuit ses activités professionnelles, se perfectionne en français, lâche le triathlon pour les raids sportifs, crée l'association Just A Roc pour initier les débutants aux sports outdoor. Lori a contracté le virus du sport... En 2003, on propose à son mari une place au PGHM (Peloton de Gendarmerie de Haute Montagne) de Jausiers, en Ubaye. Ni une ni deux, le couple franco-américain déménage et s'installe dans cette vallée « ouverte, si belle et si sauvage, où la montagne est présente sans être étouffante, où le soleil baigne une vie bien douce ». Ensemble, ils découvrent un terrain de jeux illimité et savourent chaque randonnée, chaque sortie en VTT, chaque voie grimpée, chaque piste dévalée... La petite Mona naît en 2004. Changement de vie. Break sportif et professionnel de deux ans.



Melting-pot Ubaye

C'est sans doute ce sens du partage, sa grande curiosité, sa sympathie communicative qui lui ont permis de s'intégrer aussi rapidement et facilement en Ubaye. À moins que l'Ubaye, terre d'immigration par excellence, ne soit encline de par son histoire au bon accueil des étrangers. « C'est stupéfiant à quel point j'ai été bien accueillie ici. Les gens étaient curieux de me rencontrer et d'échanger. » Une expérience qui lui a donné envie de remonter son arbre généalogique. Il s'avère que l'Américaine est italienne d'origine... ses racines sont

en Piémont, juste de l'autre côté de la frontière... que Lori s'est empressée de franchir pour découvrir le village de ses arrière-grands-parents immigrés aux États-Unis en 1905. « C'était très émouvant de rencontrer des familles qui portent le même nom que moi, de voir la maison de mes ancêtres, de refaire le chemin parcouru par ma famille. » La famille, une notion chère à cette New-Yorkaise exilée mais dont les contours sont à géométrie variable. Avec son mari, ils ont adhéré à l'association Ganjala School créée à Jausiers, pour parrainer et financer la scolarité d'un petit népalais issu d'un village de montagne isolé. Le petit garçon a grandi. Navaraj a 11 ans et devrait à l'automne 2010 rencontrer pour la première fois celle qui brandit sa photo en même temps que celle de sa fille et dit toujours aussi simplement : « Vous ne trouvez pas qu'ils se ressemblent ? » Sûr que Navaraj sourira lui aussi quand Lori lui montrera les photos de nos grandes montagnes !

FORT DE CUGURET, VISITE GUIDÉE



Pas de château en Espagne pour Marie-José Cuinier et Renaud Bellucci...

Leur projet de vie, c'est un fort d'altitude en Ubaye où flottera bientôt le blason de l'association des ermites du Fort de Cuguret. Une citadelle devenue lieu d'échanges et de relaxation.

UN ERMITAGE D'ALTITUDE

Le coup de foudre a été brutal. Renaud Bellucci a seize ans et passe ses vacances dans le chalet familial à Sainte-Anne-la-Condamine. Avec des amis, il décide de faire une virée à moto jusqu'au Fort de Cuguret, campé à 1 866 mètres sur une arête ; la batterie offre une vue à 300 degrés sur le bassin de Jausiers. Elle a été construite entre 1883 et 1891 selon le système fortifié imaginé par le général Séré de Rivières. On y accède par 5 km d'une piste chaotique qui débouche sur un terre-plein où se dresse la caserne extérieure et l'entrée nord du fort. Son enceinte, percée d'un pont-levis, est cernée par un fossé couvert par le feu de deux caponnières. Entre les murs, des casemates voûtées, un souterrain avec citerne et poudrière et sur le mamelon central, la caserne intérieure. Deux observatoires bâtis à 2 117 et 2 520 mètres surplombent le fort et complètent le rideau défensif organisé autour du Fort de Tournoux. La fortification restera dévolue à la contemplation car jamais aucun de ces envahisseurs italiens tant redoutés ne franchira les vallons d'Abriès et de Restefond.

< Renaud Bellucci

LE PREMIER EMPEREUR ET SON DAUPHIN

Quand Renaud enfourche sa moto pour visiter les lieux, le fort est habité depuis une trentaine d'années par Jean Roux, un homme rocambolique, ermite boursicotier et érudit.

Jean Roux a 62 ans quand il s'installe à Cuguret en 1971. Cet ancien Saint-Cyrien achète le fort presque par défaut, à l'occasion d'une vente aux enchères. Une vente à la bougie conclue prématurément par un courant d'air malicieux qui forcera la main de cet enchérisseur un peu... hésitant. Commence alors entre le fort et son nouveau suzerain une union de presque quarante ans qui tanguera entre complicité et combat. Jean Roux façonne le lieu à son gré : il fait tomber des murs, crée des ouvertures. Il creuse, déblaie, rafistole cette savante construction. Entre deux entreprises, l'ermite poursuit ses activités sur les places boursières du monde. Les hivers sont longs et les visiteurs rares, mais le vieil homme s'accroche à sa vie d'ascète. Il restera dans la place jusqu'en 1999.

Ce 10 août 1987, Renaud rejoint donc Cuguret et son étrange propriétaire. Le fort ne le laissera plus repartir : alors qu'il s'élançait sur le chemin du retour, l'adolescent est aveuglé par le soleil et ne voit pas la corde tendue qui barre sa route. Il chute violemment. Dans le coma, il est transféré à Marseille. Par chance, Renaud survit. Et revient à Cuguret, qui l'attire comme un aimant. Devenu mécanicien, il rend de grands services au vieil ermite et tous deux tissent des liens étroits. Les années passent. À 90 ans, Jean Roux doit se résigner à quitter sa retraite.

L'heure de revendre le fort a sonné : « *Il l'avait promis à 2 000 personnes* », s'amuse Renaud Bellucci. Entre 2000 et 2004, le fort, livré à lui-même, se dégrade très vite. Finalement, en 2004, Renaud en devient le nouveau propriétaire : « *Ça a été une affaire de cœur plus que d'argent* ». Pour acquérir le fort, le mécanicien vend sa maison à Digne et passe sur un mi-temps annualisé : il ne travaillera plus que l'hiver et consacra la belle saison à la restauration de son fort.



« ÇA A ÉTÉ UNE
AFFAIRE DE CŒUR
PLUS QUE D'ARGENT »

SAUVER LE PATRIMOINE

Avec sa compagne, Marie-José Cuinier, Renaud prend possession des lieux. Contrairement à leur prédécesseur qui – en d'autres temps – « *a commis quelques erreurs au niveau de la sauvegarde du patrimoine* », le couple tient à rénover le fort à l'identique de la construction historique. Un ami ira même au Service Historique de Paris pour exhumer les plans originaux. Une restauration méticuleuse commence.

Renaud pare d'abord au plus pressé : les fondations du mur d'enceinte, déblayées trop profondément, sont livrées aux éléments. Il le sauve « *de justesse* » par un coffrage en béton. Ensuite, pendant plusieurs mois, il terrasse les environs immédiats du fort et fait quelques découvertes,

« ON TRAVAILLE
PAR DEGRÉ D'URGENCE,
SAUVER LES MURS,
METTRE HORS D'EAU... »

comme cette partie du pont-levis, oubliée sous terre. Puis le couple s'attaque aux murs qu'il remet progressivement en état. Le chantier est immense : l'étanchéité, le gros œuvre, les travaux intérieurs... « *On travaille par degré d'urgence*, explique le propriétaire : *sauver les murs, mettre hors d'eau, poser les deux fosses septiques pour préserver l'environnement...* ». La caserne extérieure est aménagée et sert de refuge aux travailleurs de force. À voir ce chantier ordonné, ces finitions soignées, le projet de leur vie paraît soudain accessible.

« LE BUT, CE N'EST PAS D'EN FAIRE UN COMMERCE »



LE FORT DEVIENT UN LIEU D'ÉCHANGES

Peu à peu, les amis et les amis d'amis les rejoignent dans l'aventure. Réunis dans l'association des ermites de Cuguret, chacun de ses soixante membres donne un peu de son temps et de son savoir à ce projet titanesque.

Dans un premier temps, les membres de l'association pourront s'investir et investir les lieux. Puis, dès 2011, le couple ouvrira un centre d'accueil destiné à tous les visiteurs.

Le fort devrait s'insérer dans le projet organisé par « *Sentinelles des Alpes* » qui prévoit de relier les différents forts des Alpes par des sentiers itinérants : « *Il est prévu d'aménager les postes optiques, de créer des sentiers à thème avec des explications et des longues-vues aux points stratégiques. Les randonneurs seront assurés de pouvoir dormir dans les forts et gratuitement dans les fortins, explique Renaud. Le but, ce n'est pas d'en faire un commerce mais de pratiquer des tarifs raisonnables, dans l'esprit refuge.* »

Passionnés de forts, randonneurs ou simples visiteurs trouveront alors sous la bannière du fort un lieu pour oublier l'agitation du monde.

DES SAUVETEURS TOUJOURS PRÊTS !

Leur domaine de prédilection reste le secours en montagne. Mais les gendarmes du PGHM de Jausiers interviennent dans bien d'autres domaines. Quarante ans passés au service des Ubayens et des vacanciers ont fait de ce peloton d'élite un acteur discret mais indispensable de la vie de la vallée. Rencontre avec les hommes en bleu.



GENDARME,

MONTAGNARD

ET SECOURISTE...

« IL FAUT
VRAIMENT
ÊTRE BON
PARTOUT »

Portail de fer, halo de verdure... rien ne distingue ce bâtiment discret des demeures alentour. Même le panneau « PGHM de Jausiers » est gravé sur bois. On est loin de la rigueur attendue d'une caserne mais ce sont pourtant bien des gendarmes qui occupent les lieux. Des militaires un peu particuliers puisque spécialistes du Secours en montagne. Une institution, présente depuis quarante ans dans la vallée. Le Peloton de Gendarmerie de Montagne, quelques sous-officiers d'active et une vingtaine d'appelés, s'y est installé en 1972. L'adjectif « haute » n'apparaîtra qu'en 1993 : « Jusqu'à cette date, l'effectif a été fluctuant, en qualité et en volume. Mais au fil du temps, le personnel s'est professionnalisé », souligne le capitaine Raymond Salomon, patron du PGHM de Jausiers.

Trois casquettes pour un seul homme. Cet officier (Le gradé) a sous ses ordres douze sous-officiers de carrière et quatre gendarmes adjoints volontaires. Trois sont guides et trois en formation d'aspirants. Mais « Avant tout, nous sommes des gendarmes, prévient le capitaine. Et avons de ce fait, des prérogatives judiciaires. » À ce titre, lors des secours, ils ont « l'œil de l'enquêteur » pour établir les constatations qui permettront de définir d'éventuelles responsabilités. « Sur les pistes de ski qui sont du domaine privé, les secours sont organisés par la station. Nous n'intervenons que pour établir un procès-verbal quand les circonstances – accident grave ou collision par exemple – le nécessitent. »

Gendarmes donc, mais aussi montagnards aguerris : rompus aux situations les plus extrêmes, ils sont capables d'assurer un secours dans des conditions parfois très engagées. Ils sont également secouristes, capables de prodiguer les premiers soins et d'assister les médecins urgentistes : « C'est notre troisième casquette : on doit pouvoir intervenir dans tous les cas de figure. » Ce cumul de compétences ne permet aucune lacune : « On ne peut pas se permettre de faire l'impasse sur une de ces trois disciplines, insiste l'officier. Il faut vraiment être bon partout ».

A photograph showing a person rappelling down a rope next to a helicopter. The person is in silhouette, wearing a helmet and gear. The helicopter is also in silhouette, with its rotors blurred. The background is a clear blue sky with a white contrail from another aircraft. In the foreground, the dark silhouettes of trees and a rocky cliff face are visible.

« LES UBAYENS SAVENT QU'ILS PEUVENT COMPTER SUR NOUS »

« Dans cette vallée isolée, nous avons une action globale, surtout en hiver », poursuit-il. Outre les secours en montagne, ces hommes peuvent intervenir dans des opérations de police de la route, collaborer avec les pompiers, le SAMU : « On ne se substitue pas aux services en place mais si on nous appelle, on y va. Cet hiver, on a ravitaillé des hameaux isolés coupés du monde par des avalanches. Ce sont des opérations d'apparence anodine mais importantes pour les personnes concernées. On est intervenu

sur un camion tombé dans le vide... Les Ubayens savent qu'ils peuvent compter sur nous. »

Secours en montagne, en canyon, dans une grande voie au Verdon, recherche de personnes, accidents de planeur, accidents de la route, de chasse, ramasseurs de génépi embarrés... le PGHM de Jausiers est sur tous les fronts : « Contrairement aux unités de Chamonix ou de Briançon, très spécialisées montagne, notre panel d'interventions est très varié. Il faut s'adapter rapidement,

décider vite, ne pas rester les deux pieds dans le même sabot... »

L'été, ils interviennent auprès des randonneurs et des alpinistes et l'hiver, se recentrent sur le ski, la cascade de glace et la randonnée.

« Les GPS et la multiplication des topos ont ouvert la montagne au public... Je suis surpris par cette grosse fréquentation. On doit parfois faire des remontrances aux gens qui partent avec un équipement sommaire, sans les bonnes chaussures, sans sac à dos... »

« EN UNE MINUTE, UNE DÉCISION EST PRISE ET ON DÉMARRE »

Pour lui, pas question cependant de remettre en cause la gratuité des secours : « *En montagne, la solidarité doit jouer. On rencontre des cas vraiment limites mais globalement, les gens se montrent prudents et responsables, tempère-t-il. Sortir pour une cheville peut paraître excessif mais le "pas-grand-chose" peut vite avoir des conséquences dramatiques. Ce n'est pas grave dans une rue de Jausiers mais à 3 000 mètres, à 17 heures, cela peut devenir dangereux. Rien n'est tout blanc... La localisation, la météo... entrent en ligne de compte dans le processus décisionnel.* ».

Le PGHM peut être saisi par le Centre Opérationnel Départemental d'Incendie et de Secours (CODIS), par le SAMU ou par une alerte directe. Ensuite, tout va très vite : « *Une fois l'alerte donnée, il y a toujours un dialogue entre les trois entités pour savoir pourquoi on le fait, comment on le fait... En une minute, une décision est prise et on démarre.* »

« *En Ubaye, une réelle entraide montagnarde a été mise en place, se félicite le responsable. Sur un secours –genre recherche en avalanche– nécessitant beaucoup de monde, on peut compter sur les douze hommes du PSIG de montagne de Jausiers, sur la Compagnie de gendarmerie de Barcelonnette qui a du personnel formé, sur le Groupement Montagne des Sapeurs-Pompiers (GMSP), les pisteurs, les écoles de ski... Très rapidement, on peut mobiliser quatre-vingts personnes sur un événement majeur.* ».

Les trois PGHM de la région (Jausiers, Saint-Étienne-sur-Tinée et Briançon) travaillent également « *en réelle synergie* ». Et sur les 230 interventions annuelles du peloton du 04, seules 25% se font en Ubaye.

L'HÉLIPORT DE DIGNE, « LÀ OÙ TOUT PEUT ARRIVER »

Une autre particularité du PGHM de Jausiers est de « *ne pas être à côté du vecteur aérien* ». L'hélicoptère de la section aérienne de la gendarmerie le plus proche est « *positionné* » à Digne, à 93 km de là. Cette situation a priori surprenante, répond à un dispositif élaboré : « *Il y a un hélicoptère basé à Nice et un autre à Briançon. Or un appareil ne doit pas se trouver à moins de 40 minutes de vol d'un autre pour ne pas créer de trous dans le dispositif – Vaucluse et Drôme en ce qui nous concerne.* »

Par équipe de deux, assistés d'un médecin, les gendarmes de Jausiers prennent donc à tour de rôle des permanences à Digne, « *au pied de l'hélico, prêts à partir* » vers tout secteur à portée de rotor. « *À Digne, il faut s'attendre à tout* », confie le capitaine. Dans les pics d'activité en juillet et août, une équipe peut sortir jusqu'à six fois par jour. D'autres, surnommés les « *J* », sont affectés à Jausiers, disponibles de jour comme de nuit, pour des interventions de proximité ou en cas de mauvais temps, quand l'hélico ne peut pas décoller. Un chargé d'accueil veille 24 h/24 sur Radio Ubaye, réseau VHF utilisé par les professionnels, guides,



accompagnateurs et gardiens de refuge. Le reste de l'effectif, lui, s'entraîne. « *En moyenne, nous faisons une semaine à Digne, une à Jausiers et une en entraînement ou en stage de perfectionnement. Le reste, c'est repos* ». Ces spécialistes restent humains et après chaque secours difficile, les équipes font un briefing. Dans les cas extrêmes, une cellule psychologique est à leur disposition. « *La parole libre...* », assure le capitaine.

Pas question pour autant de vivre en vase clos : le capitaine Salomon incite vivement le public à pousser la porte de son unité. « *Plus que jamais, le PGHM est un lieu ouvert. J'y tiens. On connaît bien le secteur et les gens peuvent venir nous voir pour donner ou recevoir : demander des conseils avant une course ou après, pour signaler un rappel déplacé, un itinéraire modifié... On est très friand d'informations et ils trouveront toujours une oreille attentive.* ».



PORTRAIT : LE CAPITAINE RAYMOND SALOMON

En Ubaye, le capitaine Salomon a trouvé son paradis. En poste depuis deux ans, il avoue être « *tombé totalement amoureux* » de la vallée. Il le répète à l'envi, regardant à travers sa fenêtre comme pour vérifier qu'il ne rêve pas. « *J'ai connu précédemment d'autres unités de montagne mais l'Ubaye, en plus de ses panoramas fantastiques, est une petite vallée où l'on a des rapports de proximité* », confie-t-il.

Il lui reste encore deux ans à effectuer en Ubaye. Car si on peut y faire sa carrière en tant que sous-officier, un capitaine quitte le PGHM au bout de quatre ans : « *Je retournerai dans une compagnie de montagne car il y a une culture à conserver. Mais ce ne sera plus un PGHM car il y a très peu de postes de capitaine... La place de capitaine de PGHM doit se savourer.* » Son rôle de commandant comprend de multiples facettes : « *C'est un travail prenant et éminemment passionnant, à tel point que je ne vois pas le temps passer... surtout dans cette vallée.* » Il assure entre autres les « *relations publiques* », avec le sous-préfet qu'il voit tous les quinze jours et le procureur de la République pour les événements particuliers. Il est également l'interlocuteur des maires, des patrons de station, de la presse...

« *Je gère la boutique* », résume-t-il...

C'est aussi un homme de terrain qui ne rate-rait pour rien au monde les permanences à la DZ : « *Digne ? Oui, trois fois oui ! Je veux y être ! Parce qu'il faut être dans l'action pour voir à quoi est confronté mon personnel. Et parce que je suis aussi un passionné et que je ne conçois pas de commander derrière mon bureau.* »



« LA PLACE DE CAPITAINE DE PGHM
DOIT SE SAVOURER »

SÉLECTION ET FORMATION

Les PGHM sont des unités d'élite de la gendarmerie. Les chiffres parlent d'eux-mêmes : sur les 100 000 gendarmes français, 5 000 officient en zone de montagne. Quant aux 22 PGHM, en France et en Outre-Mer, ils ne comptent que 260 hommes...

Pour intégrer ces unités d'élite, il faut réussir le concours d'entrée à l'école de sous-officiers de gendarmerie. S'ensuit une année d'école au terme de laquelle, au vu du classement final et des unités disponibles, le jeune gendarme choisit son affectation en brigade ou en escadron. Après affectation en unité de terrain, soit on suit la voie normale, soit on emprunte la voie rapide formation au CNISAG de Chamonix [Centre National d'Instruction Ski et d'Alpinisme de la Gendarmerie] : durant sa formation de sous-officier ou d'officier, l'élève peut faire acte de candidature pour passer les tests de compétence « *montagne* » d'une durée de trois jours. « *Ces tests permettent de détecter un potentiel pour intégrer les unités montagne*, précise le capitaine Salomon. *Il y a beaucoup de prétendants et peu d'élus.* » Ensuite, le gendarme peut intégrer un PGHM où il continue sa formation dans les trois branches durant encore dix ans. Des rendez-vous permettant de tester leurs capacités ponctuent leur carrière. Ils s'y soumettent tous les trois ans à partir de 45 ans.

« BEAUCOUP DE
PRÉTENDANTS
ET PEU D'ÉLUS »

Contacts :

PGHM de Jausiers. Alpes-de-Haute-Provence
Le chef-lieu ouest. 04850 Jausiers

Tél. : 04 92 81 07 60

Heures d'ouverture : 8 h à 12 h et 14 h à 18 h.

DZ de Digne-les-Bains - Tél. : 04 92 32 32 73

« VOLER
N'EST PAS NATUREL
ET IL FAUT VOLER
LE PLUS POSSIBLE »



LE CIEL DE L'UBAYE, PARADIS DU VOL À VOILE

Libres comme l'air...

Tutoyer les sommets, voler comme les oiseaux avec pour seule musique le bruissement du vent et pour seule énergie l'alchimie complexe de l'air... Entre les ailes d'un planeur, l'homme épouse le rêve d'Icare. Décollage immédiat.

« PAS D'ESSENCE,
PAS DE BRUIT,
LE PLANEUR
EST TRÈS ÉCOLO. »

DANS L'INTIMITÉ DU COCKPIT...

Une fois en vol, l'engin maladroit se métamorphose en oiseau performant : « *En dix heures, sans arrêt, on peut faire l'aller-retour en Autriche. Et sans autre bruit que le sifflement du vent, avoir une vue unique sur le Cervin, le Mont Rose, les Écrins...* », s'enthousiasme Vivian Laperrière, chef pilote de l'association. Issu d'une famille de pilotes, il vole depuis quinze ans et à 33 ans, cumule plus de 4 000 heures de vol. « *Pas d'essence, pas de bruit, le planeur est très écolo* ». Soumis à l'aérodynamique, il est plus difficile à piloter qu'un avion ; par ailleurs, beaucoup de pilotes de ligne retrouvent leur sensation de pilotage par la pratique du planeur.

Autrefois en bois et en toile, les planeurs sont aujourd'hui en fibre de verre ou de carbone. À vide, leur poids varie entre 250 et 450 kg. Leurs ailes –ou « *plumes*»– ont une grande envergure, de 15 à 25 m et le fuselage, long de 6 à 8 m, est étroit pour offrir le moins de résistance possible à l'air. Fermé par une large verrière offrant une vue à 360°, le cockpit est sommairement équipé. Exigu mais confortable, il comporte un siège profond et un peu d'espace pour les jambes. Poignée de largage, manche, commandes des aérofreins, palonniers, radio... le tableau de bord se résume à l'essentiel.

Au moment de se glisser dans l'habitacle, on est toujours impressionné. « *On a toujours une appréhension. Voler n'est pas naturel. La verrière refermée, on se sent un peu dans un aquarium mais cette apparente exigüité disparaît dès que l'appareil s'envole* » : remorqué par un avion, le planeur est conduit jusqu'à une ascendance où son pilote se décroche pour un vol en totale liberté...



Il y a quelque chose de magique dans ces machines volantes qui empruntent à la légèreté et à l'enfance. À terre, en équilibre sur une aile, le planeur a l'air gauche d'un cormoran. Mais son fuselage effilé, sa ligne de pur-sang et ses matériaux évolués laissent deviner son intelligence aérienne.

« *En général, ce qui est beau est performant* », confirme Bernard Mimet, vice-président de l'association du Centre de Vol à Voile de l'Ubaye (CVVU).

La « finesse » de vol de l'appareil est définie par le rapport entre : distance parcourue par altitude perdue. Pour un planeur moderne construit en fibre de verre, la « finesse » peut atteindre 50. C'est-à-dire qu'en s'élevant d'un kilomètre, le planeur peut donc parcourir 50 km. En simplifiant, on peut considérer que le carburant du planeur est l'altitude et que l'art du vol libre réside dans le fait de gagner de la hauteur. Pour avancer dans une masse d'air stable, le planeur perd naturellement de l'altitude à une vitesse d'environ 1 m/s. Pour rester en vol plusieurs heures il doit donc rechercher des zones d'ascendances dont la vitesse doit être supérieure à son taux de chute de 1 m/s : « Dans une bulle qui grimpe à 3 m/s par exemple, on montera donc de 2 m/s ».

Les ascendances sont de deux types : « thermiques ou dynamiques »... le pilote doit les repérer et les utiliser afin de prendre de l'altitude comme le font les rapaces qui ont eux une supériorité, c'est d'avoir un sixième sens. Le chef pilote vous dira « Tout est écrit dans le ciel, il suffit de lire, comme on le fait avec une partition de piano. »

Les ascendances thermiques sont produites par l'action du soleil qui réchauffe le sol lequel, par convection, réchauffe à son tour la masse d'air qui lui est proche. Cette dernière devenue plus légère que son environnement, forme une bulle qui s'élève dans l'atmosphère. On appelle cela des « pompes ». Ce phénomène n'est pas homogène sur toute la surface du sol et, c'est par son analyse, que le pilote du planeur repérera les ascendances.

Ce sont plus souvent : les champs moissonnés, les parkings, les gravières et autres bandes noires rocheuses de schiste qui sont favorables au déclenchement de ces ascendances thermiques. Par ailleurs, les ascendances thermiques sont souvent matérialisées dans le ciel par la formation de nuages de types cumulus, de forme cotonneuse : « En effet en s'élevant, la bulle se détend, se refroidit et finit par se condenser et former un nuage. »

Astuces de vélivole :

- C'est de repérer les troupeaux de moutons qui chaument : « D'instinct, afin de ne pas être gênés, ils se placent à un endroit ventilé

où les insectes sont aspirés dans les colonnes d'air montantes. »

- Repérer le vol des aigles, des buses, et des martinets qui utilisent aussi ces ascenseurs naturels.

Les ascendances dynamiques sont produites par l'écoulement (vent ou brise) de l'air sur le relief. Comme le courant de l'eau passant sur une pierre, il forme des zones montantes ou descendantes. Il suffit donc de se maintenir dans ces zones montantes pour prendre de l'altitude. Ce phénomène ondulatoire de la masse d'air peut être constaté jusqu'à des altitudes de plus de 10 000 m, toutefois, son utilisation se limitera à 5 800 m, limite maximum au-delà duquel, l'espace aérien est réservé aux avions commerciaux.

« Les montagnes sont de super-trampolines. Mais détecter une ascendance demande une bonne expérience de la météo locale. »

REJOINDRE LE PLANCHER DES VACHES

En Ubaye, les montagnes rendent le pilotage plus technique : « Pour s'échapper du "nid", il faut au moins 150 heures de vol », précise le vice-président. Pas question pour les pilotes seulement « débrouillés » de sortir du cône qui leur permet de revenir à leur aérodrome de départ. Pour les « vélivoles » avertis, le terrain de jeu est immense : Méditerranée, Rhône, Lac Léman, Italie, Autriche... La sécurité veut que le planeur soit toujours « en local » d'une zone d'atterrissage, et donc avoir suffisamment d'altitude pour pouvoir l'atteindre.

Le vélivole progresse par une succession de prises d'altitude permettant d'avancer vers un aérodrome toujours à portée d'ailes. Et en cas d'atterrissage forcé, des champs dits « vachables » sont répertoriés : « Moissonnés, sans fil électrique, si possible sans vache... y atterrir est à peu près aussi sûr que de se poser sur une piste, assure le vice-président. Cela demande tout de même plus d'expérience ». Ensuite, on démonte, les copains sont sollicités pour amener une

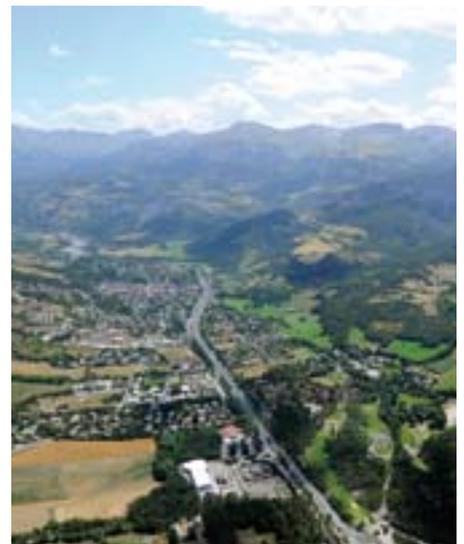
remorque permettant de rentrer le planeur au bercail...

Les Alpes du Sud disposent d'une quinzaine d'aérodromes et autant de champs « vachables ».

« EN UBAYE, ON EST VRAIMENT PRIVILÉGIÉ »

À Barcelonnette, les altitudes de vols en planeurs peuvent atteindre 5 800 m, ce qui n'est pas le cas dans une grande partie de la France où certaines zones sont limitées en altitude, voire même interdites pour laisser place aux couloirs aériens. À Sisteron, tout proche, le vélivole devra évoluer en dessous de 3 000 m.

En règle générale, il y a peu de thermiques en hiver, mais ici, on en trouve toute l'année : « Notre fort ensoleillement, la brise de vallée nous permettent presque tous les jours de monter à 3 000 ou 4 000 m alors qu'en plaine, on dépasse rarement les 1 000 m », se réjouit le vice-président. Résultat : « En Ubaye, on peut voler en moyenne 60 heures par an contre 15 en plaine. On est vraiment privilégié », conclut Vivian.



Contact :

CVU Aérodrome de Saint-Pons.
04400 Saint-Pons
Tél. : 04 92 81 08 78
cvvu@orange.fr



CENTRE DE VOL À VOILE DE L'UBAYE (CVVU) À LA LOUPE

Le CVVU est installé sur l'aérodrome de Saint-Pons où se pratiquent l'aviation de tourisme, le parachutisme et en janvier des séjours « para-ski » mélangeant glisse et sauts. Créée en 1985, l'association est présidée par Patrick Clément.

Elle compte 250 membres. Instructeur de vol à voile, pilote remorqueur, le chef pilote et directeur de l'aérodrome Vivian Laperrière possède une solide expérience. Il enseigne aux débutants et aux plus expérimentés, organise les vols de découverte. Il est responsable de l'organisation et de la sécurité des vols.

Le CVVU possède neuf planeurs, quatre biplaces et cinq monoplaces et deux avions remorqueurs, de marque française « Robin », qui développent chacun 180 chevaux.

Des stagiaires peuvent s'initier au vol en planeur. Pour les autres, ils peuvent s'offrir un vol de découverte aussi bien en planeur qu'en avion.



PILOTES EN HERBE

Pour susciter les vocations, l'Éducation Nationale organise pour les élèves des collèges et lycées ubayens le BIA « Brevet d'Initiation Aéronautique ». Ce diplôme, destiné aux adolescents de plus de 14 ans, s'obtient après un cursus de 35 heures de cours théoriques et un vol en planeur d'1 h 30 offert.

Les cours portent sur l'aérodynamique et la mécanique de vol, la météo, la réglementation aérienne, la sécurité, la connaissance des aéronefs, l'histoire... Gratuits et soutenus par la Communauté de Communes de l'Ubaye, ils ne sont pas obligatoires et se déroulent après l'école. Ce sont de bonnes bases théoriques pour passer ensuite son brevet de pilote et pousser les portes des écoles aéronautiques, celles de l'Armée de l'air ou de l'Aviation civile. Dans le 04, ce dispositif animé par Vivian Laperrière est en place depuis quatre ans.



< Cime de la Bonette 2 802 m

À moto, c'est plus beau !

Sur leurs grosses cylindrées, ils sont de plus en plus nombreux à découvrir l'Ubaye, ses cols, ses routes sinueuses, ses vallées boisées... Un territoire qui recèle tout ce qui fait le bonheur d'un motard. Explications.

Lorsqu'en février 2009, Michelin édite pour la première fois « un guide inédit pour motards fait avec des motards » et baptisé « *80 virées à moto* », on ne s'est pas étonné d'y trouver un itinéraire en vallée de l'Ubaye. La marque au fameux bonhomme en pneumatique n'a pas manqué de remarquer l'intérêt des lieux pour les deux-roues, qu'ils se déplacent en couple, en solo ou en groupe, pour une journée ou plusieurs jours. Cette virée N° 16 de ce guide original décrit une boucle de 325 km, cheminant à travers cols, fortifications, villages remarquables, points de vue panoramiques, canyons, rivières et forêts. Car l'endroit, chose assez rare, recèle en son sein toutes ces richesses.

Par la route des Grandes Alpes

Pas surprenant non plus que la vallée de l'Ubaye soit traversée par la route des Grandes Alpes, inaugurée en 1937, et dont l'objectif est de proposer aux conducteurs de quatre ou deux-roues, la plus belle des itinérances montagnardes entre Thonon-les-Bains et Menton, soit du Lac Léman à la Méditerranée. Un parcours de 684 km qui franchit 16 cols et 6 départements alpins, dont les Alpes-de-Haute-Provence et la vallée de l'Ubaye. Un terrain de jeu idéal qui joue à saute-mouton sur les sept cols de l'Ubaye : le col de Vars (2 109 m), le col de Pontis (1 301 m), le col St-Jean (1 333 m), le col de Restefond (2 715 m), et la cime de la Bonette (2 802 m) la route la plus haute d'Europe, le col d'Allos (2 250 m), le col de la Cayolle (2 326 m) et la montée de Ste-Anne-la-Condamine (1 830 m) ! Pour les conducteurs casqués, les routes étroites et escarpées, les grimpettes en lacets, les variations climatiques, les routes en balcon, font de l'Ubaye un véritable test de pilotage. « C'est un vrai plaisir pour un motard que de sillonner l'Ubaye, ne cache pas Jean-Yves Aimar au guidon de sa Ducati rouge. Les routes sont techniques, nécessitent beaucoup d'attention et traversent des paysages magnifiques, ce qui ajoute un vrai plus au plaisir de la conduite. » Ce motard ubayen semble connaître tous les itinéraires à faire frémir d'impatience les accros du guidon. « Des circuits intéressants, il y en a presque à l'infini ! Et pour tous les niveaux et toutes les envies. Ici, on trouve des cols à foison, des routes sinueuses, des gorges, des sous-bois, des routes en balcon conduisant à de superbes panoramas... Et puis, il y a toute la richesse culturelle de la région : les forts, les villages traditionnels, d'un côté et de l'autre de la frontière avec l'Italie. » Ce territoire sauvage, à la lisière du Parc du Mercantour, Jean-Yves n'est plus le seul, depuis bien longtemps, à le parcourir pour le plaisir des yeux et de la route. Ils sont chaque année des centaines pour ne pas dire des milliers de deux-roues à battre le



bitume dans la vallée. L'attractivité de la région s'étend bien au-delà des frontières hexagonales, les motards viennent des quatre coins de l'Europe notamment d'Allemagne où la pratique sur grosses cylindrées calibrées pour la route est très répandue.

À lire les différents témoignages de ceux qui ont chevauché leur moto en Ubaye, le souvenir est inoubliable. Les paysages certes, la route, bien sûr, mais aussi les intérêts

VRRROOOOM

touristiques et gastronomiques. Le témoignage de ce motard internaute se passe de commentaire : « Après Barcelonnette, on attaque le génial col de la Cayolle ; en cours de route, dans la montée du col, nous avons trouvé un resto improbable (il s'agit du restaurant de Madame Arnaud à Saint-Laurent, Commune de Fours). On redescend la Cayolle jusqu'à Guillaume puis on se fait les incroyables gorges de Daluis et leur roche rouge... Magique ! » Didier Blavette a parcouru les 684 km de la route des Grandes Alpes pilotant sa Honda. Sur son blog qui raconte son aventure réalisée en septembre 2009, il note dans ses coups de cœur la route de la Cayolle, « Que du beau, que du bon ! »



Des accueils spécifiques

La liste est longue de ceux qui s'y sont essayés et qui sont repartis conquis. L'engouement pour la découverte de l'Ubaye à moto n'a évidemment pas échappé aux hébergeurs et restaurateurs qui sont de plus en plus nombreux à offrir un accueil spécifique pour les motards. Comprendre un garage ou parking sécurisé, un vestiaire ou local de séchage, parfois un outillage adapté et même une plate-forme de lavage ! Preuve que beaucoup sont prêts à bichonner cette clientèle de plus en plus nombreuse. « C'est un impact économique important pour la Vallée, confirme Jacques Martin vice-président au Tourisme de la Communauté de Communes de la Vallée de l'Ubaye. Notre objectif à terme est d'ailleurs de mettre en ligne des topo-guides gratuits recensant les itinéraires, les curiosités touristiques, les aires de pique-niques et de repos, les hébergements adaptés, les garages spécialisés... Tout ce qui peut faciliter l'organisation d'un séjour à moto dans notre région. » Une initiative qui devrait séduire y compris les plus célèbres motards... On se souvient qu'il y a trois ans, Georges Clooney et sa Harley Davidson, firent halte en Ubaye. Tellement impressionné par l'histoire mexicaine de Barcelonnette et la beauté des paysages alentour, il décida de transformer son passage en séjour... juste pour avoir le temps de faire quelques cols supplémentaires. « What else » pour son bonheur !

Évasion



ET SI ON ALLAIT PIQUE-NIQUER ?

Les communes de la vallée de l'Ubaye ont multiplié leurs efforts pour aménager des dizaines d'aires de pique-nique dans des lieux toujours bien choisis. Tables et bancs, barbecue, jeux pour enfants, ont même été construits pour que les pique-niques riment avec magie !



Is constituent sans aucun doute les pique-niques les plus célèbres ! “Le Déjeuner sur l’herbe” d’Édouard Manet peint par l’artiste entre 1862 et 1863 ou celui, plus habillé et plus conventionnel, de Claude Monet réalisé quelques années après, ont définitivement fixé dans l’inconscient collectif l’image champêtre et bucolique du pique-nique érigé par ces deux artistes au rang de divin moment des plus raffinés...

Depuis, la glacière et le barbecue ont fait leur apparition, rendant la chose plus populaire, mais dans le fond rien n’a changé. Le pique-nique reste un bon prétexte pour se retrouver en famille ou entre amis et partager un repas en plein air sympathique et convivial. Point d’orgue d’une journée passée au bord de l’eau, alangui dans une clairière ou à l’ombre d’une forêt, il est devenu l’incontournable rendez-vous des dimanches ensoleillés. La sortie rendue exotique par le simple fait d’étendre la nappe à même le sol, est de surcroît des plus économiques. Que le pique-nique soit sur le pouce agrémenté d’un paquet de chips et d’une tomate au sel ou véritable repas de fête où l’on sort la vaisselle ad hoc de son coffret en osier pour déguster grillades et salades élaborées, il est toujours enveloppé d’un doux parfum de vacances. Un pique-nique réussi, c’est finalement peu de chose : un lieu exquis, des convives aimés et choisis, quelques douceurs à croquer, une couverture pour faire la sieste ! Mais forcément, si en plus il y a une table et des bancs, un foyer pour le barbecue, des jeux pour les enfants, un sentier de découverte, des toilettes, et même un terrain de boules... la sortie du dimanche prend vite des allures d’une journée de rêve. Et cela n’a pas échappé aux communes de la vallée de l’Ubaye qui depuis cinq ans n’ont cessé de développer et d’aménager des aires de pique-nique propices aux idylliques journées. Installées dans des sites tous plus croquignolés les uns que les autres, ces aires ont poussé sur des belvédères, au bord des ruisseaux, à l’orée des forêts, en altitude, au départ des sentiers de randonnées. De jolis endroits bien choisis où il fait bon se poser pour une heure ou une journée.





Des lieux sécurisés et entretenus qui font aussi bien le bonheur de la population locale que des vacanciers. Nombreuses et variées tant par leurs aménagements que par leur environnement, ces aires de pique-nique de l'Ubaye ont cependant toutes un point commun, elles offrent toujours des grandes tables pouvant recevoir au moins une dizaine de personnes... de quoi organiser de bons et conviviaux festins !

Il suffit d'y passer une journée pour s'apercevoir que ces lieux privilégiés débordent de vie. On se mélange, on fait connaissance autour d'un tire-bouchon emprunté, on passe de tables en serviettes à la recherche d'un partenaire pour une partie de pétanque ou de volley, les enfants rient ensemble, on papote, les locaux sont ravis d'aiguiller les touristes dans leur découverte de la région.

De belles images et des scènes cocasses qu'on imagine sans mal projetées sur grand écran. Un arrêt sur image de la société d'aujourd'hui, reflet de ses contrastes et de sa mixité. Ici, en short ou en slip de bain, il n'y a plus ni cadre ni ouvrier, ni patron ni employé, seulement des hommes et des femmes en quête d'un moment serein et joyeux, d'un simple déjeuner sur l'herbe...



le Bois Chenu



ROUTE DE PRA LOUP
BARCELONNETTE
04 92 35 44 07

Faire...



ou ne rien faire...



vallée
Ubaye

Tout est permis sauf l'ennui

Toutes les activités sportives, ludiques et détente sont sur le site www.ubaye.com